



Communication & Relations presse
42, La Canebière 13001 Marseille
Téléphone 04 96 11 04 86 – Fax 04 96 11 04 68
courriel — presse@espaceculture.net

[Dossier de presse]

Espaceculture

en partenariat avec

**Le Centre Edmond Fleg
Le cinéma César & Variétés
Le Consulat Général d'Israël**

et avec

Le Miroir

[cinéma des Musées de Marseille]

présente

dans le cadre de la 6^{ème} édition de

Regards sur le cinéma israélien

IMAGES DU FILM **UNIVERSES**

[PHOTOGRAPHIES DE JOSEPH DADOUNE]



Espaceculture

du 12 au 30 avril 2005

vernissage le lundi 11 avril à 18 heures

UNIVERSES
Joseph Dadoune
[photographie]

ENTRESOL
Espace**culture** du 12 au 30 avril 2005

Pendant 3 années, dans le cadre du projet **Universes**, Joseph Dadoune a entrepris un travail photographique en France et en Israël. Ce travail propose des possibilités de partager les perceptions et interprétations intérieures de soi-même émergentes des divers codes de référencement liées à l'ensemble des acquisitions d'information pendant l'enfance. Dans ce projet Joseph Dadoune se met en scène et incarne divers états d'esprit de visions intérieures et il tente de traiter du sujet des réalités parallèles d'un point de vue réel (d'après le modèle du Cinéma réaliste Israéliens des années 70 - 80) dans des environnements non fabriqués en évitant l'insertion d'effets spéciaux.

Universes veut montrer des choses ni comme une histoire ni comme un message, mais exprimer des fragments de pensées qui elles mêmes assez riches par leur contenu sont difficile à la démonstration de par la vitesse dont elle se réalise dans l'esprit.

Joseph Dadoune

de l'art conceptuel au cinéma d'auteur

Présent à Paris à La Villette numérique, pendant le Mois de la Photo et à la galerie Yvon Lambert et à Nice avec trois expositions, le jeune plasticien israélien avec son premier film « Universes » met un pied dans le cinéma d'auteur.

Pour Joseph Dadoune qui vit entre Tel-Aviv, Paris, Nice et Miami, cette fin d'année augure d'un avenir prometteur. Six expositions de Paris (La Villette numérique, le mois de la photo, galerie Yvon Lambert) à Nice, sont dédiées cet automne à ce jeune plasticien qui brise la coquille de l'art conceptuel. Sur le fil du rasoir entre spiritualité et provocation, son travail nourri de charges émotionnelles et d'archétypes universels s'adresse aussi bien au grand public qu'aux collectionneurs. Ressenti, esthétique des rites d'initiations, une lecture à deux vitesses pour un univers inspiré de la Kabbale qui évoque par la forme et, au-delà de son arborescence mystique, l'affront surréaliste de Pasolini ou de Bunüel. Des clés cinématographiques pour celui qui vient de présenter son film « Universes », à sa sortie, à la Cité des Arts de Paris en Octobre 2004. Un film qui sera projeté en novembre, à l'auditorium du MAMAC de Nice, à la galerie Dojo et à la galerie Scholtes, cette dernière retraçant, à travers des installations et des photos extraites du film, la genèse d'un projet commencé en 2000.



© Joseph Dadoune

Paysages secs du Sud d'Israël, lieux de pèlerinage au Nord, c'est le désert nourricier de son enfance que foulent ces créatures issues d'une mythologie personnelle faite de sacrifices païens et de visions incantatoires. Entre le golem et Salo, flirtant parfois avec les déviances les plus kitsch du cinéma bis d'horreur, « Universes » est la pièce clé de toutes ces expositions, l'œil du typhon d'une nouvelle odyssee en méditerranée. Réalisé en majeure partie en terre israélienne, « Universes » sort son jeune réalisateur producteur du ghetto de la « vidéo d'artiste » pour le mettre sur la voie du cinéma d'auteur.

Projet en 2005

Joseph Dadoune finalise en 2005 son nouveau long-métrage (240 minutes) avec l'actrice israélienne Ronit Elkabetz, la Bande Originale de son et un livre retraçant la réalisation du film sortiront en même temps. Son premier film « Universes » sera présenté au Musée de Tel Aviv et une exposition personnelle lui sera consacrée au Musée Janco Dada Hein Hod en Israël

Joseph Dadoune participera également à une grande exposition collective au Musée de Tel Aviv autour du Cyprès en Méditerranée (avec J-M Bustamente).

Entretien avec Joseph Dadoune

Comment êtes-vous passé du dessin à la photo puis au film ?



© Joseph Dadoune

« Construit à partir de photos, animées virtuellement, le projet « Universes » fonctionne comme l'ensemble d'un corps qui serait mu et transcendé par la beauté. La galerie Scholtes dévoile l'itinéraire qui m'a conduit à faire ce film, des premiers dessins et photos, jusqu'à la BO du film. Ces photos ou dessins seront accrochés ou posés dans l'espace, de façon très personnelle, comme lorsque l'on décide de garder chez soi un objet en souvenir. Ces dessins sont, pour la plupart, des croquis préparatoires au story-board du film. Il y a d'autres dessins qui sont postérieurs à la réalisation, sortes d'ébauches que l'on fait d'après une affiche de film. Il y a trois photos documentaires du tournage, les trois autres sont des images, des tableaux qui peuvent être pris à part mais que l'on retrouve dans le film. Dans le soundtrak diffusé par la Galerie Yvon Lambert, je chante sur des compositions de la jeune actrice israélienne Reef Cohen qui joue du piano et chante également avec moi. »

« Universes » est né à l'origine de votre travail de plasticien. A ce titre, et à bien d'autres, il se présente comme un parcours initiatique personnel qui témoigne de votre passage d'une forme à une autre. Mais, au-delà de toutes ces considérations techniques et influences diverses, « Universes » semble animé d'une force, d'un souffle qui n'appartiennent qu'à vous...

« Dans ce film et les expositions qui en découlent, je fais partager des visions et un ressenti qui proviennent de la guerre, de ce que je subis de ce conflit. « Universes » parle du rapport que j'entretiens avec mon corps face à la destruction d'autres corps dans cette réalité physico-terrestre. En toile de fond j'y évoque ma vie plurielle, celle en banlieue israélienne, ma vie à Tel-Aviv, ma vie à Jérusalem, à Nice, à Tours, à New York, à Miami... et tout ce que cela implique pour s'adapter à ces différentes cultures en pleine mutation.



© Joseph Dadoune

De quelle histoire suis-je l'acteur-narrateur ? Celle d'un art post-Sioniste ? L'art post post-moderne en Europe ? Ou encore celle du post-judaïsme américain ? Ou alors le "post" de moi-même ? « Universes » fait partager mes voyages, mes va-et-viens et ma défaillance face à l'élasticité étatique du mondialisme capitaliste culturel. Mais, derrière ce constat d'un monde écartelé, « Universes » est sublimé par l'espoir.

Un espoir qui repose en l'Homme, l'Être seul face à l'Autre être... humain. »

Curriculum Vitae

A partir de l'âge de 5 ans j'ai étudié en Israël dans diverses écoles talmudiques en évoluant d'une région à l'autre, d'une Yéshiva à une autre, au gré de mon évolution et de mes recherches. Au commencement, je vivais dans le nord du Negev. J'ai étudié dans un Moshav (une sorte de Kibboutz) dans une institution Hassidique du mouvement Satmar jusqu'à l'âge de 16 ans environ. L'étude commençait à 8 heures le matin jusqu'à 22 heures le soir avec une sieste avant la prière de 14 heures avec, bien sûr, des poses pour manger. On y étudiait le Talmud babylonien, le Mousar, selon une doctrine d'étude directement transmise par les grandes écoles talmudiques d'Ukraine.

A 16 ans, pour des raisons personnelles, j'ai étudié une année à l'École Supérieure Talmudique d'Aix-les-Bains, où j'ai connu de près, le système d'étude du Talmud de Babylone directement transmis par l'école Maroco-espagnole.



© Joseph Dadoune

A 18 ans, de retour à Jérusalem, j'ai étudié pendant 2 ans environ dans une yeshiva dirigée par un grand Rabbin (ou plutôt Maître) d'une grande rigidité. Comme dans toute yeshiva, il y avait un Mashgiah (qui veille à l'équilibre spirituel & moral des élèves) ex-chercheur à la NASA avant de devenir le disciple proche (un privilège...) du Rabbin Volbé un des plus grand penseur du judaïsme d'aujourd'hui. Sa présence m'a beaucoup marqué.

Puis j'ai décidé de tout arrêter et de me consacrer au dessin. Je suis retourné dans le Sud, chez moi. Là, je dessine du matin au soir. J'ai alors découvert Joseph Boys (très présent dans l'art israélien) Gérard Richter... puis j'ai visité le Musée de Tel-Aviv et de Jérusalem. J'y ai connu la Peinture Flamande, le Pop Art, le Land Art ou les Petits Maîtres de l'École de Paris.

Pour mieux appréhender les huit grands formats, photographies qui ont abouti à l'élaboration de son film "Universes", Thomas Zoritchak nous parle de cet artiste israélien pluridisciplinaire hors du commun.

Joseph Dadoune, artiste français vivant entre Nice, Miami et Tel Aviv, a fondé son œuvre sur une esthétique de la transformation et d'un foisonnement formel qu'il développe depuis 1998. Son univers, complexe, évolue entre spiritualité et provocation. Il n'est pas sans évoquer un surréalisme grinçant, à la lisière du kitsch.

Janvier 2004 : Joseph D vient tout juste de terminer la réalisation du projet Universes, qui l'occupe depuis l'année 2000. Cette vidéo, fera partie d'une installation, mais elle a d'abord été une série de photographies réalisées à la chambre. Images de paysages souvent abiotiques et secs des abords de la Méditerranée dans lesquels divers personnages ou créatures errent ça et là. Ils sont issus d'une probable mythologie personnelle, mélange de sources aussi diverses que la Kabbale, le cinéma ou l'histoire de l'art moderne. Trois longues années ont été nécessaires à l'aboutissement du projet car il a fallu le financer et le réaliser petit à petit. Logique de production proche du cinéma qui n'a pas empêché Dadoune de réaliser d'autres photographies ou installations parmi lesquelles certaines images figurant dans la vidéo Universes. Par exemple, en novembre 2001 le collectif Toulousain Alaplage invite l'artiste à participer à l'expo de groupe intitulée Vanités Contemporaines. Il y présente son « film en chantier VG-92700 (du nom d'un avion espion américain sans pilotes) » à travers une installation minimale composée de l'affiche/projet posée au sol sur moquette noire. L'image est une photographie de lui-même mis en scène dans un paysage lunaire de la mer morte. Le personnage pose, ses vêtements et accessoires sont soignés. Il tiens dans la main gauche un crâne de chèvre, référence aux vanités du titre. Les images de Joseph D ont pour principaux décor trois endroits importants à ses yeux : le Sud d'Israël - terre d'une partie de son enfance ; la Villa Arson, Nice, bâtiment surplombant la ville, qui possède un four à papier et dégage une atmosphère très particulière mêlant la nature foisonnante à une architecture moderne décorée de galets ; et le Nord d'Israël, connu pour ses sites mystiques attirant chaque année de nombreux pèlerins.



© Joseph Dadoune

La conception et la réalisation du projet se sont quasiment faites image par image, à partir de photographies. Joseph Dadoune a passé une partie de l'été 2003 à retravailler chaque vue. Son objectif était si possible de s'éloigner de ce que l'on nomme « vidéo d'artiste » pour plutôt suivre les traces du cinématographe. Après avoir abordé la photo dans son œuvre, il a naturellement choisi d'animer ses prises de vue et les relier entre elles. L'artiste a créé un univers typiquement méditerranéen. La terre y est aride, les êtres humains semblent cruels, les rituels et la tradition y tiennent une place importante. Nous pensons forcément au cinéma de Bunuel et de Jodorowsky, qui tous deux ont su être aussi provocateurs que spirituels. En regard du dix-neuvième siècle, il semble logique que la photographie mène à un cinéma, fut-il expérimental.

Dans le cas présent, la vidéo consiste à l'exploration physique d'images fixes réalisée par le biais du logiciel Final cut. Les photographies ont été tirées en grands formats, et la caméra – mais doit-on parler de caméra puisqu'il s'agit d'un logiciel informatique ? – suit un parcours tracé au préalable par l'artiste. Dadoune avoue d'ailleurs avoir désiré « composer des plans » pour ce projet à partir de ses propres images. Il était important pour lui d'associer les nouvelles technologies à une sorte d'archaïsme. La préparation des plans consistait à dessiner chaque « mouvement de caméra » sur les photos. L'exploration systématique des paysages crée un rythme inédit, une danse presque mécanique, qui plonge le spectateur dans une atmosphère emprunte de spiritualité. Parfois des extraits de la Bible ou de textes écrits par l'artiste sont lus et contribuent à bercer le spectateur jusqu'à ce qu'il soit dans une sorte de transe, par moment à la limite du malaise. Et Joseph D d'affirmer qu'il faut « passer par ce moment de malaise pour apprécier le film ». Il ajoute s'adresser aux « individus plutôt qu'aux masses, en espérant qu'ils se sentent physiquement sollicités par ses œuvres ».

2001 : Joseph présente une série visuellement assez différente du reste de son œuvre, et pourtant tout aussi forte. *Satin Noir* est un ensemble d'images d'aspect clinique. L'artiste se représente lui-même évoluant dans un environnement froid, black & white, composé pour l'essentiel de cuir noir et de métal chromé. Il manipule divers morceaux de viande rougeâtre dans une mise en scène visant à recréer « l'attente, le malaise et le vide que l'on peut ressentir lorsque l'on se prépare à une soirée ». Le temps y semble suspendu, infini, comme les fragments d'un rêve virant au cauchemar. Ces photographies représentent la tentative de créer un lien entre ce décor clinique à tendance hi-tech et des faits d'une brutalité quasi animale. L'artiste crée de la tension en s'exhibant dans une posture quasi onaniste et dérangeante. Il donne l'impression d'assister aux élucubrations solitaires d'un serial killer qui manipule les corps mutilés de ses victimes. Tout dans ces photos évoque la sculpture à travers des formes froides et cruelles. Dadoune bâtit un univers bipolaire inspiré à la fois de codes visuels occidentaux et d'une « esthétique générée par les immigrés de banlieue ». Un double langage, forcément critique ou ironique, dans lequel ce rituel inquiétant – car il semble venu d'un autre monde - côtoie un décor minimaliste plutôt courant en occident..



© Joseph Dadoune

1998 : Que voit-on ? un trophée plutôt ironique d'apparence vaguement repoussante. Celui-ci est composé à la base de cheveux teints en roux, d'une forme principale recouverte de cire à épilation, surmontée de clous dont la propreté ressort particulièrement. Cette forme de coupe rappelle étrangement une tête dont les poignées pourraient être des oreilles. La partie recouverte de cette cire couleur chair donne l'impression d'une peau malade qui suinte ou transpire. La sculpture est vouée à se détériorer, à pourrir lentement. Dadoune s'est rapidement résolu à reproduire l'image en la photographiant, et de remplacer l'objet initial par sa représentation. Et puis la photographie est un procédé organique. Elle passe par des manipulations humaines, donc constitue la suite logique de ses œuvres installées, celles-ci étant partiellement fondées sur l'aspect éphémère et fragile des choses. Le trophée est la première expérience de Dadoune dans ce sens-là. C'est la première fois qu'il décide de figer l'évolution d'un objet dont la nature est de se transformer avec le temps. Ce trophée sans titre date de 1998. Alors qu'à la même période débute son travail d'installation, il annonce déjà l'étape suivante, nécessaire, celle des images reproductibles.

Depuis 1998, parallèlement à sa production de photographies, Joseph Dadoune exposa plusieurs installations fourmillantes et monumentales. Celles-ci se caractérisent par de grands espaces composés de cloisons colorées, de tapis et/ou moquettes, d'objets variés, conçus comme des lieux de recueillement. Chaque mise en scène impressionne par sa taille, qui implique que l'on y pénètre. Les dispositifs sont souvent construits de parois fixées les unes aux autres où prédominent formes cubiques et monolithiques. Omniprésence de moquettes recouvrant le sol pour signifier que l'on entre dans un univers qui possède ses propres lois. Ce gigantisme apparent cache de nombreuses surprises, notamment divers documents déposés dans les installations pour que le spectateur puisse les lire. Informations complémentaires en guise d'offrandes, distillées sur un mode quasi subliminal. Une invitation à participer qui paradoxalement, si le visiteur se sert, met l'œuvre en danger car il risque de la détériorer. Une forte charge symbolique plane, dont le déchiffrement est parfois exigeant. Ces décors prouvent que Dadoune n'a pas peur du kitsch. Ils sont composés de bric et de broc, et consacrés à un au-delà indéfinissable pour celui qui n'y est pas initié. Par exemple, le Cabinet/temple, présenté au début de l'année 2000 à la galerie Eric Dupont, fonctionne sur le principe d'une double cloison en forme de H dissimulant deux chapelles votives se tournant le dos. Les parois du temple portent les rythmes réguliers de lignes horizontales imprimées par l'industrie textile et l'ensemble de la construction est recouverte de Cellophane. Chacun des deux espaces délimités par la cloison est garni d'objets variés : épées de plastique, photographies d'un chien curieusement muselé, figurines argentées et dorées, coupes emplies d'encre noire, dentelle, laine, coussins brodés, etc. Cette accumulation d'objets pas chers achetés dans les magasins cheap de banlieue, pleins de babioles invraisemblables, a quelque chose d'organique. La construction semble chargée de significations contradictoires, ce qui laisse présager de l'ironie qui anime Dadoune. Il propose en effet un recueillement qui n'en est pas un. Méditation hantée par des chuchotements intempestifs résonnant dans l'espace surchargé de l'œuvre.



© Joseph Dadoune

Les installations de Joseph D semblent animées de la volonté d'occuper l'espace d'objets dans un certain ordre, assemblés. Il se joue du packaging et des apparences en infligeant un rapport primitif, brutal, aux choses. Ses espaces aménagés apparaissent comme les éléments d'un autre monde. L'artiste nous dépayse en juxtaposant les fragments d'un réel familier et populaire. Ces grandes surfaces colorées, élevées au rang de petites architectures intérieures, recèlent en leur sein un monde grouillant. Le glissement cité plus haut a lieu dans cette sorte d'oxydation. Des formes gigantesques, dont la fonction est de dépasser l'existence de l'homme par leur format inhabituel confronté à la pourriture qui les compose. Parce qu'il ne faut pas oublier que la plupart des installations de Joseph Dadoune ont la particularité d'être composées entre autre de matières biodégradables, et le plus souvent de viande.



© Joseph Dadoune

La diversité des œuvres de Joseph Dadoune prouve la richesse de ses capacités. Son identité se trouve tout entière dans une série de paradoxes qui font de lui un artiste d'une grande subtilité. Il sait manier l'artificiel et le naturel, le sobre et le baroque, le spirituel et le brutal.

Son œuvre repose sur une série de dichotomies qui cohabitent très bien grâce à sa maîtrise du glissement de l'une à l'autre. C'est un surfer de talent mais il ne le sait même pas.

Thomas Zoritchak